

Méfie-toi du feu, de la femme et de la mer

Jean-Marie Blas de Roblès, *La Mémoire de riz et autres contes*, Paris, Seuil, 1982, 221 p.

Marie José Thériault

Volume 24, Number 4 (142), July–August 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thériault, M. J. (1982). Review of [Méfie-toi du feu, de la femme et de la mer / Jean-Marie Blas de Roblès, *La Mémoire de riz et autres contes*, Paris, Seuil, 1982, 221 p.] *Liberté*, 24(4), 78–79.

Lire en français

MARIE JOSÉ THÉRIAULT

Jean-Marie Blas de Roblès, *La Mémoire de riz et autres contes*, Paris, Seuil, 1982, 221 p.

Méfie-toi du feu, de la femme et de la mer

— Ainsi donc, disait-il, nous voici au seuil d'un livre détenteur de secrets sinon de clés. Kabbale ou Zohar.

— Kether, le roi assis. Lux occulta. Lux interna.

— Mais Kether, s'il se laisse désigner, se dérobe aux définitions...

— La sagesse du monde est au-delà d'un labyrinthe sans issue: qu'une jeune fille belle mais sans esprit avale, affamée, les grains de riz sur lesquels a été écrite «la vérité ultime sur toute chose, la réponse à toutes les questions qui furent posées par les hommes ou le seront un jour, mais aussi à celles qui ne le furent jamais ni jamais ne le seront», et le Texte, la Mémoire sont perdus.

— Dès lors, tout ne sera plus qu'absence.

— Saint Louis, devant l'échiquier de l'Arabe, saisi par sa diablerie, magiquement mené au mystère de l'être, participe à une vision de cauchemar: «le savoir qu'on en tire est dangereux, il ne conduit qu'à sagesse de fol ou à folie de roi...» Jeu d'échecs initiatique.

— Le roi perd.

— Promesses de paix à l'adversaire. Il tiendra son serment en le payant de son sang.

— Mais... disait-il. Et Démétrios?

— Il prie.

— Reliques multipliées, ossements provenant de «jeunes filles reprises par le Seigneur dans un état de complète virginité». Squelette aux fragments épars que son ressentiment des femmes soude, habille de muscles, de tendons, de peau.

— Démétrios prie.

— Démétrios prie. Et le cadavre allongé dans son sarcophage s'enlumine de poils et de cheveux.

— Des enfants meurent. Livides, exsangues. Chaque nuit.

— Tout ce sang doit aller quelque part...

— Succube. Seins fiers. Bouche charnue. Doigts agiles, mais acérés. Acérés.

— Mort, Démétrios. D'avoir trop prié.

— Et encore?

— Trop, disait-il. Il faudrait tout relever. Le livre s'ouvre comme une porte sur la compréhension des choses, sur le miroir de vie. La matière n'est qu'une vulgaire illusion d'optique. Le réel se situe dans un lieu parallèle, grande usine remplie de rouages comme l'arrière-scène d'un théâtre dont nous, aveugles, ne percevons rien sinon les conséquences de manipulations invisibles, les pantins, les acteurs. Illusion.

— Illusion, oui. Mais démontée.

— Et l'auteur?

— Ah... il est beau comme un Grec.

— Ses yeux?

— Ouverts. Non pas sur l'envers du miroir, mais sur ce que son endroit ne dévoile jamais qu'à ceux qui jouissent d'une double vue: ils croient. Ils savent. Ils attendent.

— Ils voient la merveille et l'horreur.

— Farid, l'enfant pêcheur, brun, souple, marchant vers la mer et ses démenes. Souraya, regard de foudre et de feu. Monsieur Lucien et Mélusine, machines du songe. Les tourterelles embrochées de l'illusionniste.

— Acheloüs aussi.

— Acheloüs.

— Et Callirohé. Changée en île.

— Trois choses, disait-il — lui qui n'est pourtant pas Grec —, trois choses méritent qu'on s'en méfie:

πῦρ, γυνή καὶ θάλασσα.